



Recension d'ouvrage: Carolin Behrmann, Matthias Bruhn et Stefan Trinks (dir.), Intuition und Institution – Kursbuch Horst Bredekamp, Berlin: Akademie Verlag, 2012, 286 pages

Pierre Bonhomme

► To cite this version:

Pierre Bonhomme. Recension d'ouvrage: Carolin Behrmann, Matthias Bruhn et Stefan Trinks (dir.), Intuition und Institution – Kursbuch Horst Bredekamp, Berlin: Akademie Verlag, 2012, 286 pages. Regards Croisés. Revue franco-allemande d'histoire de l'art et d'esthétique, 2015, L'Académie, 4. hal-01297241

HAL Id: hal-01297241

<https://hal.science/hal-01297241>

Submitted on 3 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution| 4.0 International License

Recension d'ouvrage

Carolin Behrmann, Matthias Bruhn et Stefan Trinks (dir.), *Intuition und Institution – Kursbuch Horst Bredekamp*, Berlin : Akademie Verlag, 2012, 286 pages

Horst Bredekamp a marqué l'histoire de l'art germanophone, depuis les années 1970, par ses recherches à l'approche audacieuse renouvelant la réflexion sur la notion d'image, ainsi que par l'organisation et la charge de nombreux projets dans la recherche, l'enseignement et la programmation artistique et culturelle. Ce volume, publié en l'hommage de son 65^e anniversaire, présente des analyses à large spectre sur la recherche et son environnement social et sociétal, dans lesquelles les vingt-deux auteurs discernent la pertinence déterminante des réflexions et activités de H. Bredekamp. Dans un contexte d'émergence d'une histoire de l'art critique et interdisciplinaire, les enjeux de ces réflexions, présentés par les responsables de la publication dans un article introductif, « Netze, Kräfte, Tiere: Bilder für die Sozialität des Wissens » (p. 7-16), pourraient se résumer ainsi : d'une part, l'essor d'une culture internationale interconnectée et transdisciplinaire, ainsi que respectueuse de spécificités locales conçues comme garantes de la fraternité à l'échelle de la cité, de la République et du monde ; d'autre part, un accent particulier sur des articulations interdisciplinaires complexes et multidirectionnelles entre sciences humaines, sciences de l'image et sciences exactes. Ces enjeux sont examinés dans le passé, le présent ou le futur, et c'est dans cet ordre qu'on abordera les différentes contributions.

Un certain nombre d'articles porte sur l'histoire de personnalités et institutions scientifiques et culturels des XIX^e et XX^e siècles. Ainsi dans « Mythos Humboldt » (p. 69-80), Heinz-Elmar Tenorth nuance la thèse de l'invention du modèle universitaire allemand à l'université de Humboldt, en rappelant que c'est davantage un mouvement national que berlinois qui a porté l'émergence des universités allemandes. Le mythe original de l'université de Humboldt est avant tout un mythe interne, un regard qu'elle porte sur elle-même, fondé sur l'autodescription, l'écriture de sa propre histoire et de son propre cheminement dans la modernité ; et au-delà de l'artificialité de la filiation, c'est la consécration de cette démarche dans la plupart des grandes universités, de la *Freie Universität Berlin* aux *High Schools* américaines, qui fait la modernité de la Humboldt autant que la spécificité d'approche de chacune. Gereon Sievernich revient sur le rôle d'Alfred H. Barr dans la fondation du MoMA en 1929 (« Alfred H. Barr, Jr.: Held der Moderne im Zeitalter der Extreme », p. 149-176), puis sur l'aide qu'il apporta, assisté de ses proches et de son réseau professionnel, à la fuite

d'artistes et intellectuels juifs d'Europe aux États-Unis pendant les années 1930 et 1940. Quant à Peter N. Miller (« *Forschungsinstitute Then and Now* », p. 113-119), il s'intéresse à l'histoire des instituts de recherche et à la redécouverte de l'unique ouvrage scientifique ambitieux jamais consacré au fonctionnement et au rôle desdits instituts : un épais double volume réédité en 1980 mais datant de 1930 et tombé dans l'oubli avec la chute de la République de Weimar¹.

On peut ensuite identifier un groupe de contributions portant sur l'état actuel de la culture, la recherche et l'enseignement : Hubert Burda se penche par exemple sur les enjeux scientifiques à l'ère du numérique et de la digitalisation (« Die digitale Wunderkammer », p. 103-108), alors que depuis la fin des années 1990 et la fondation de Google, véritable « Wunderkammer digitale », les algorithmes ont fait des programmeurs les commissaires d'exposition d'aujourd'hui. Bien conscient des risques et de la nécessité de s'en prémunir, l'auteur insiste néanmoins sur le potentiel de tels outils pour la recherche scientifique, grâce aux possibilités sans fin de sauvegarde et de mise en réseau des connaissances et des documents. Andreas Beyer s'intéresse plus particulièrement dans ce contexte, au rôle des bibliothèques et à leur nécessaire enracinement transnational, en prenant exemple sur le Centre Allemand d'Histoire de l'Art à Paris (« Vom Platz der Siege ins Künstlerhaus », p. 141-147). Hermann Parzinger insiste sous le titre « Sammlungen und die Dynamik des Denkens » (p. 19-37), sur la nécessaire interaction entre les collections, les musées et la recherche scientifique, qui s'enrichit et s'émancipe ainsi du strict cadre des universités. Les répercussions actives et actuelles de la recherche scientifique, politiques, économiques et sociétales, ne sont pas non plus délaissées : Claus Leggewie présente l'action du *Kulturwissenschaftliches Institut Essen* (« Von der sozialwissenschaftlichen KlimaKultur zur interdisziplinären Transformationsforschung », p. 59-66), avec sa nouvelle aire de recherche, la « culture du climat » (*KlimaKultur*), réunissant sciences humaines et sciences naturelles. L'institut étudie le changement climatique et les moyens d'une transition vers une société de faible consommation ; installé au cœur de la modernité industrielle allemande, dans le *Ruhrgebiet*, il est en mesure de participer à la vie politique et économique locale, voire et d'influer directement sur elle. De même pour la *Berlin-Brandenburgische Akademie*, récemment constituée, héritière de l'ancienne académie des sciences prussienne et de l'*Akademie der Wissenschaften* de Berlin, qui s'est brillamment engagée sur cette voie et

¹ Ludolph Brauer, Albrecht Mendelssohn Bartholdy et Adolf Meyer (dir.), *Forschungsinstitute. Ihre Geschichte, Organisation und Ziele*, 2 vol., Hambourg: Hartung, 1930, reprint Vaduz : Topos, 1980. L'ouvrage interpelle par sa pertinence contemporaine : les instituts y sont perçus comme des appuis désolidarisés de l'enseignement, offrant aux jeunes chercheurs un terrain d'action et une ouverture disciplinaire sur le long terme.

représente le pari réussi, selon Christoph Marksches (« Akademie der Wissenschaften oder: Wissenschaft auf dem Marktplatz », p. 83-91), d'une implantation des sciences « sur la place du marché » : elle a su préserver son autonomie tout en intégrant et en prenant un rôle actif dans le tissu social et commercial.

Un dernier ensemble de contributions se préoccupe d'une projection future des institutions scientifiques et culturelles. Dans « Foundations for Humanities Research in 2020 » (p. 41-48), Peter Mack s'interroge sur ce que seront les instituts de recherche en sciences humaines au passage de la prochaine décennie : face au manque d'un moyen de contrôle systématique des faits historiques – ceux-ci n'étant ni répétables, ni aisément simulables –, l'institut de recherche doit se donner les moyens de devenir ce difficile terrain de test. De plus, dans la mesure où dans dix à quinze ans tout document sera accessible, en tout point du globe ou presque, sous forme numérique, les séjours de recherche et les mouvements de personnes n'auront plus pour but de voir et consulter objets et documents, mais plutôt d'expérimenter des approches différentes ou d'apprendre de nouvelles techniques. Alessandro Nova (« Questionnaire », p. 253-262) prolonge cette réflexion sur les nouveaux modes d'accès et sur le rôle nouveau des fonds documentaires : le principal objet à repenser est à ses yeux la bibliothèque, sanctuaire de ce qui ne disparaîtra pas, le livre, mais prendra un caractère exceptionnel, lié à un contenu rare et fondamental et intégré à un ensemble de textes à la structure singulièrement prégnante. Dans son propre « Questionnaire » (p. 195-202), David Freedberg se concentre sur la nécessité du développement de la coopération intellectuelle et scientifique interdisciplinaire et internationale, qui devra préserver les distinctions et les spécificités propres aux différents domaines et disciplines, et s'accompagner d'une réaffirmation des distinctions régionales et locales ; il espère que l'hégémonie occidentale s'en verra encore plus affaiblie, ainsi que celle de l'anglais, au profit de la multiplicité des langues scientifiques internationales. Ces spéculations raisonnées occupent enfin Monika Grütters (« Wieviel Kreativität brauchen Gesellschaft und Wissenschaft ? », p. 227-233), qui voit dans Berlin et l'Allemagne, les précurseurs du rôle de la recherche scientifique et des lieux de savoir dans la société à venir : constituer une nouvelle agora, aussi bien locale – musée, université, bibliothèque – que virtuelle et universelle, dédiée aux communautés multiculturelles d'aujourd'hui.

Outre ces trois perspectives temporelles proposées par l'ouvrage, on peut encore mentionner deux articles, qui appréhendent la corrélation entre pensée rationnelle et perception sensorielle ou poétique au moyen d'anecdotes historiques intrigantes, tout en enjambant les frontières disciplinaires. Irving Lavin s'intéresse au sceau de l'*Institute for*

Advanced Study fondé à Princeton en 1930, qui juxtapose de façon nouvelle l'allégorie de la Vérité, traditionnellement associée à l'université, et celle de la Beauté ; un troisième élément, l'arbre portant le fruit de la connaissance, s'impose comme la finalité de ce mariage d'idées (« Truth and Beauty at the Institute for Advanced Study », p. 205-224). Andrei Pleșu livre quant à lui la version germanophone inédite d'un article écrit dans les années 1980, alors que la philosophie et les sciences exactes commençaient à s'appuyer sur les pratiques artistiques et leur histoire, et réciproquement. Il y remarque que quelques décennies auparavant, Carl Gustav Jung et son double discours sur l'art témoignaient déjà de l'importance de cette interaction, mais surtout de sa condamnation encore généralisée au sein de la communauté scientifique : on y trouvait, d'un côté, les écrits scientifiques publiés du médecin psychiatre, sceptiques en matière d'arts visuels et littéraires – ce que matérialisait un buste de Voltaire sis dans sa salle d'attente à Küsnacht –, de l'autre, sa correspondance épistolaire, où il admettait user de ces effrayantes capacités créatives pour stimuler son inspiration, l'idée nouvelle s'imposant d'abord comme image (« Der Schatten von Jung und das Lächeln von Voltaire – Notizen über die künstlerische Erfahrung eines Psychiaters », p. 237-249).

Il ressort de cette publication une intéressante ambivalence, entre sa facture relativement classique et le fait qu'elle en appelle à de nouvelles approches, à la fois méthodiques, décloisonnées et intuitives, restituant le travail conjoint des sciences humaines et des sciences exactes pour être à même de surprendre et de mettre au jour de nouveaux savoirs, domaines et disciplines. Ce volume est d'ailleurs conforme à ses propres aspirations, en tant que produit scientifique méthodique et rigoureux, mais aussi collaboratif, transdisciplinaire, souple dans sa démarche et conscient de sa part de spontanéité. S'il propose une réflexion sur la communauté scientifique internationale plutôt que spécifiquement franco-allemande, il appelle aussi à une internationalité respectueuse des démarches et enjeux locaux, moins normative, et multidirectionnelle plutôt que centrée sur l'Europe, les États-Unis et la langue anglaise ; en l'espèce, la coopération scientifique franco-allemande, en langues française comme allemande, a déjà acquis une place, notamment grâce aux nombreuses organisations transnationales existantes, qu'il importe désormais d'approfondir et de promouvoir encore davantage.

Pierre Bonhomme